

1819 | 2019 Bicentenaire de la naissance du peintre



Johan Barthold Jongkind

La carrière parisienne



MUSÉE HÉBERT
LA TRONCHE



Johan Barthold Jongkind

15 juin | 30 septembre 2019



Vue de Paris, la Seine, l'Estacade | 1853

Huile sur toile

Musées d'Angers

Le Département de l'Isère a souhaité, à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, rendre hommage au peintre hollandais **Johan Barthold Jongkind** (1819-1891).

Car l'artiste, qui a choisi la France pour y vivre et pour y peindre, a effectué de nombreux séjours en Isère, à Pupetières (commune de Châbons) à partir de 1873, puis dès 1878 à La Côte-Saint-André, où il est enterré. Les paysages et les lumières de la plaine de Bièvre lui ont inspiré nombre d'aquarelles.

Quand le jeune Jongkind arrive à Paris, en 1846, pour suivre les cours du peintre parisien Isabey, il tombe sous le charme de la ville et de ses quais.

« Je viens de faire en ce moment une vue de Paris au bord de la Seine au bout de l'Île Saint-Louis avec le pont Marie au fond – je suis obligé plusieurs fois de retourner par là pour prendre des notes et des détails, et malgré les difficultés j'aime toujours à revoir ce beau pays de France. »

Jongkind à son ami César Bazin, 1869

Profondément indépendant, il privilégie les paysages urbains et s'affirme alors par le choix de ses points de vue, un sens aigu du premier plan ainsi qu'une matérialité picturale à la Corot, s'attachant davantage aux effets lumineux qu'aux monuments ou à la topographie.

Bien que très lié avec les peintres de Barbizon, qui prônent la peinture en plein air, Jongkind travaille essentiellement en atelier. Les croquis et les aquarelles qu'il a réalisés sur le motif, parfois longtemps auparavant, lui servent alors de modèles pour ses tableaux. Au gré de ses envies ou selon les commandes, l'artiste peint aussi bien des vues urbaines que des scènes hollandaises de patineurs, des marines ou des paysages.

À partir de 1862, Jongkind retourne régulièrement en Normandie qu'il apprécie pour ses ambiances marines. Privilégiant l'observation directe, il impose rapidement son style très libre et la modernité de sa touche auprès de jeunes artistes dont il devient le guide.

Boudin et Monet sauront ainsi reconnaître l'importance de ses leçons. Intégré, comme il le souhaitait, parmi les peintres français de son époque, il est un maillon essentiel entre l'École de Barbizon et l'Impressionnisme.



Notre-Dame vue du quai de la Tournelle | 1852

Huile sur toile

Petit Palais,

Musée des Beaux-Arts de la ville de Paris

Figurez-vous un grand diable de blond, aux yeux bleus, du bleu de la faïence de Delft, à la bouche aux coins tombants, peignant en gilet de tricot et coiffé d'un chapeau de marin hollandais.

Il a sur son chevalot, un tableau de la banlieue de Paris avec une berge glaiseuse d'un tripotis délicieux.

Il nous fait voir des esquisses des rues de Paris, des quartiers Mouffetard, des abords de saint-Médard où l'enchantement des couleurs grises et barboteuses du plâtre de Paris semble avoir été surpris par un magicien dans le rayonnement de son atmosphère aqueuse. Puis ce sont des cartons, des barbouillages de papier, des fantasmagories de ciel et d'eau, le feu d'artifice des colorations de l'éther.

Edmond de Goncourt, 1871



Paris, capitale des arts

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de nombreux peintres étrangers affluent à Paris, attirés par l'effervescence artistique de la ville (le train facilite le voyage dès 1847).

Alors que le marché de l'art est en plein essor et que s'ouvrent les premières galeries, ils viennent se former, échanger, établir leur réputation. Les ateliers parisiens de peinture et de sculpture offrent une solide formation et le musée du Louvre regorge d'œuvres à étudier.

Les rencontres avec de nouveaux artistes profitent à tous et nourrissent leurs styles, fournissant de nouveaux sujets. Les expositions universelles, le Salon officiel – avant qu'il ne perde bientôt de son importance – offrent aux peintres de prestigieuses vitrines et la possibilité de ventes substantielles. Pour un artiste étranger, il est primordial d'être reconnu en France.

Sous le Second Empire, Paris est une capitale extrêmement vivante. De jour comme de nuit, sur les boulevards, dans les cafés, au fond des ateliers, la vie bat son plein. Entre 1853 et 1870, la ville se transforme au gré des travaux entrepris par le baron Haussmann. Des quartiers entiers sont démolis puis reconstruits. De grands espaces sont ouverts pour aménager des avenues, des parcs à l'anglaise, des voies ferrées et des gares. Jongkind, qui s'installe d'abord à Montmartre, près de la place Pigalle, puis rue de Chevreuse, qui donne sur le boulevard Montparnasse, est le premier à s'intéresser à ce Paris en pleine rénovation et à la vie animée de ses quartiers.

Autoportrait avec des amis

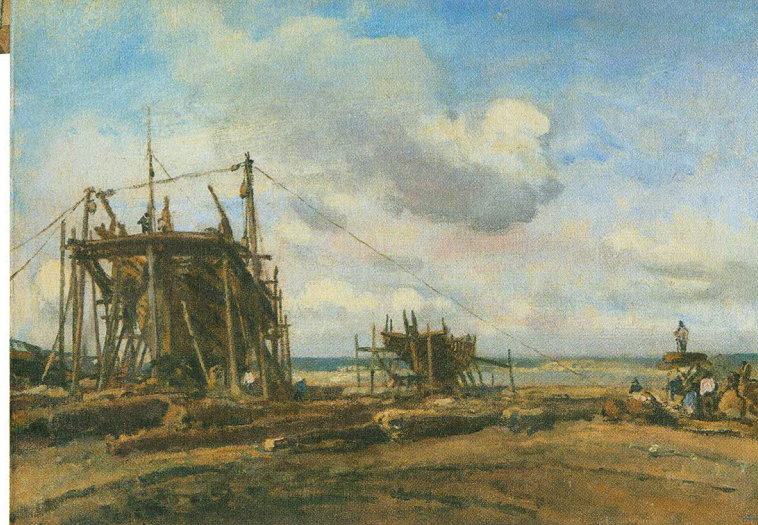
Aquarelle sur papier

Ancienne collection Claude Roger-Marx

Les marines

Rien de plus naturel pour le Hollandais que de peindre des marines... Jongkind s'inspire d'abord des vues de son pays d'origine, où la mer affirme sa présence. Les moulins ou maisons qui s'étirent le long des canaux, les petits bateaux à voiles cabotant entre les villages ou encore les imposants vaisseaux au gréement sophistiqué qui patientent au port à la nuit tombante sont des sujets toujours très appréciés des amateurs.

En 1847, son maître Isabey l'emmène au Havre et lui fait découvrir le littoral normand puis, en 1850, à Étretat et Saint-Valéry-en-Caux, où il retournera à de nombreuses reprises.



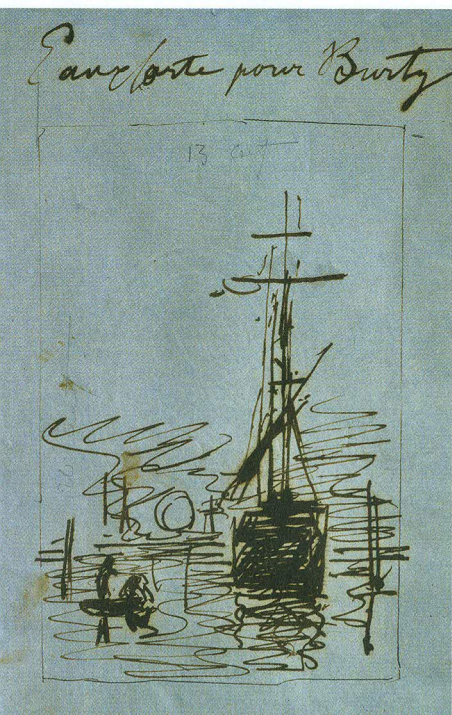
Chantier de construction naval, Honfleur

Huile sur toile

Ancienne collection Claude Roger-Marx

La Côte de Grâce

Jongkind a d'emblée été adopté par les peintres parisiens qu'il a croisés rue Mogador, chez son marchand de tableaux Martin, ou au Salon. D'abord attirés par la forêt et les sous-bois, les peintres de Barbizon – Narcisse Diaz, Constant Troyon ou Théodore Rousseau – se sont bientôt intéressés à la mer, à ses ciels changeants, et ils ont pris l'habitude de fréquenter la Normandie et Honfleur. À partir de 1862, le Hollandais passe chaque année quelques mois dans le petit port. Il y retrouve Boudin et Monet mais aussi nombre de peintres venus de Paris, Achard, Diaz, Français, Troyon, etc., lesquels sont des habitués de la ferme Saint-Siméon, une auberge accueillante qui domine la mer. Là, en leur compagnie, Jongkind boit du cidre, joue aux quilles, se baigne et peint nombre d'études sur le motif qu'il réalisera plus tard à huile dans le calme de son atelier.



Voulier vue de face au soleil couchant

Projet d'eau-forte pour Burty
Plume et encre brune
sur papier vélin bleu

Collection Musée de Grenoble,
ville de Grenoble



1819

Johan Barthold Jongkind naît le 3 juin à Lattrop, royaume des Pays-Bas.

1837 / 1843

Jongkind entre à l'Académie des beaux-arts de La Haye.

Il étudie le dessin et l'aquarelle dans l'atelier très réputé du peintre paysagiste Andreas Schelfhout.

1846 / 1847

Jongkind part à Paris travailler dans l'atelier d'Eugène Isabey. Ce dernier lui fait découvrir les côtes normandes et bretonnes.

1862 / 1864

Il travaille avec Claude Monet au Havre, puis rejoint Eugène Boudin et d'autres confrères à Honfleur.

1873

Le peintre, accompagnant Joséphine Fesser qui se rend à Pupetières, en Isère, découvre avec bonheur les paysages du Dauphiné. Ils y feront désormais des séjours réguliers.

1878

Jules Fesser achète la villa Beauséjour à La Côte-Saint-André, où il fait aménager un atelier pour sa mère et le peintre.

1891

Jongkind s'éteint le 9 février à l'âge de 71 ans d'une hémorragie cérébrale. Il est inhumé dans le cimetière de La Côte-Saint-André, non loin de la villa.

La route de Nevers | 1871

Aquarelle et crayon sur papier
Collection musée de Grenoble,
ville de Grenoble

L'exposition est organisée grâce aux prêts du musée des Beaux-Arts d'Angers ; du musée Eugène Boudin, Honfleur ; du musée d'art moderne André Malraux, Le Havre ; du musée de Grenoble ; du musée des Beaux-Arts de Lyon ; du musée des Beaux-Arts de Reims ; du musée des Beaux-Arts de la ville de Paris / Le Petit Palais ; du musée Faure, Aix-les-Bains ; du Musée Paul Dini, Villefranche-sur-Saône ; de la Fondation Glénat ; de la mairie de La Côte-Saint-André ; de la mairie de Virieu ; du musée d'art et d'histoire d'Albertville ; du musée Dauphinois ; sans oublier l'association Dans les pas de Jongkind en Dauphiné, ainsi que le Comité J.-B. Jongkind (1819-1891). Paris et La Haye, et de nombreuses collections privées.

Textes : Laurence Nesme
Stagiaire : Mélodie Carbonara
Photographies : Gilles Galoyer,
J.L. Lacroix, Denis Vinçon

Le musée Hébert appartient au réseau des onze musées départementaux. C'est un service culturel du Département de l'Isère.

